

Le progrès, en toutes choses, est l'auxiliaire du bon marché ; on ne s'étonnera donc pas que M. d'Origny, grâce à d'ingénieux perfectionnements, ait pu réduire à cinq francs le prix de ses dents. — Malgré ce bon marché, les dents et les dentiers d'Origny ne laissent rien à désirer sous aucun rapport, et sont garantis dix ans. Passage Véro-Dodat, 33. (872)

— On lit dans le *Moniteur vinicole* :

Une légère reprise semble depuis quelques jours se manifester dans les affaires en vins, si languissantes depuis quelques semaines. Des demandes plus nombreuses et plus importantes, en parvenant dans plusieurs de nos principaux centres vinicoles, ont ranimé l'espoir des propriétaires. La température actuelle, qui paraît se décider pour le froid, ne peut que favoriser ces tendances à une reprise.

Quant aux spiritueux, la déroute est complète. Depuis longtemps les alcools du Languedoc n'ont plus de cours officiel, et les prix indiqués sont purement nominaux. Les 3/6 du Nord ont subi depuis quatre jours une baisse nouvelle et qu'on ne croyait plus possible. Samedi, l'article est tombé à 56 fr., et était resté à ce chiffre auquel il n'était jamais descendu ; aujourd'hui, il n'y a plus de cote officielle, il n'est plus possible de fixer un prix. Puissent les propriétaires et les fabricants, ceux que nous regardons comme les seuls vrais industriels, profiter de cette dure leçon, et se tenir à l'avenir en garde contre les manœuvres de la spéculation.

Les eaux-de-vie de toute nature et de toute provenance sont au calme plat, et les affaires manquent complètement d'importance. Dans les centres de production, elles sont presque plus abandonnées qu'au dehors ; nous devons toutefois constater que des demandes sont parvenues à l'Entrepôt de Paris. Les rhums et les tafias sont dans le délaisement le plus absolu, comme la plus grande partie des spiritueux.

Les articles de brasserie sont depuis quelque temps, les orges exceptées, au plus grand calme.

Les cidres se conservent difficilement cette année ; il en résulte, pour les bonnes qualités, une hausse qui ne peut que croître ; avec la rareté plus grande de la marchandise.

— On écrit de Windsor le 13 janvier :

Ce matin, M. John Raney, des Etats-Unis d'Amérique, a eu l'honneur de donner une représentation devant la reine, le prince-époux et la famille royale, dans le manège, de sa puissance merveilleuse sur les chevaux. Il a commencé avec un poulain sauvage de 18 mois appartenant au prince-époux. On a laissé M. Raney seul avec le poulain pendant une heure et demie, la cour est entrée dans le manège où elle a trouvé M. Raney tranquillement assis sur le poulain sans tenir même la bride. L'animal était tout-à-fait calme. M. Raney a donné alors quelques explications sur la manière de dompter ces nobles animaux. Il a demandé un tambour et s'est mis à battre de la caisse avec rage toujours sur le dos de l'animal qui n'a pas manifesté la moindre crainte.

La Cour est sortie quelques instants ; elle a retrouvé l'animal couché à terre, et M. Raney frappant ses fers l'un contre l'autre et approchant même de sa figure un des pieds de l'animal. Un cheval très-rétil a été amené ensuite dans le manège. Il a été placé à l'une des extrémités du manège ; M. Raney, à l'autre extrémité, lui a ordonné de venir et le cheval est venu tranquillement à lui. Il a fait coucher le cheval en présence de la reine, et s'est roulé sur lui, puis il a balancé le cheval toujours couché sur le dos.

qui étend les mains vers vous ; vous ne me refuserez pas : et puis vous savez ! je suis de la noble famille de Nerville, de cette famille où il n'y a jamais eu un lâche ; et il m'a semblé mourir quand j'ai pensé que celui que j'aimais avait été outragé... Mais comment ai-je pu le croire ? c'est un crime, un crime impardonnable... Eh bien ! dites-moi comment il faut vous demander pardon, et je vais le faire... Mais regardez-moi, regardez votre Marie ;... car si vous la regardez, vous n'aurez pas le courage d'être fâché... Ah ! quel bonheur ! votre main serre ma main, vos yeux s'adoucisent ; je retrouve la physionomie de mon Savigny quand il dit : Je vous aime ! Ah ! ma mère, ma mère permets-moi de l'embrasser...

Et alors la jeune fille, sans attendre le consentement de sa mère qui souriait, se jeta au cou de son fiancé, l'embrassa tendrement, et cacha son visage dans son sein. M. Savigny la serra tendrement dans ses bras, lui baisa les cheveux, laissa tomber une larme sur son cou, et lui dit : chère Marie... Puis il se dégagea de ses bras, s'éloigna en disant : Je reviens.

Une heure après, madame de Nerville reçut une lettre de Savigny, tachée de sang. Il venait de se tuer.

Pauvre Marie !...

— Joseph, apporte-moi mon chocolat et mes journaux, disait M. Lascour du fond de son alcôve. Ah ! voici le journal ! Voyons ! que je lise ma gloire !... Admirable !...

« Hier il y a eu une rencontre, etc. » — C'est bien cela. Ah ! encore le nom de Savigny... Qu'est-ce que cela peut être ?

« Hier, vers les deux heures, M. Savigny s'est brûlé la cervelle chez lui. On ignore les mo-

Un troisième cheval très fougueux a été amené : M. Raney en quelques minutes l'a rendu aussi souple que les autres.

Le prince-époux a exprimé à M. Raney toute sa satisfaction et ses remerciements. Le secret a été confié au major-général sir Richard Avriey, qui a déclaré que dans les procédés de M. Raney, il n'y avait rien qui ne dût être approuvé par tous les bons écuyers. Le secret sera livré à la publicité aussitôt que l'on aura obtenu un nombre suffisant de souscripteurs.

Vendredi matin, entre onze heures et midi, la personne chargée du soin de nettoyer les cages des animaux réunis à la Tour de Londres, ouvrit, par mégarde, en se livrant à l'exercice de ses fonctions, la porte qui séparait la cage d'un énorme lion de celle où étaient renfermés un tigre royal du Bengale et sa tigresse. A la vue l'un de l'autre, les yeux de ces animaux étincelèrent de rage. Aussitôt le lion hérissa sa crinière et s'élança sur le tigre en poussant un horrible rugissement. Le tigre, animé d'une égale fureur, se précipita sur son ennemi, tandis que la tigresse accourait au secours de son compagnon. Les rugissements et les hurlements des combattants, qui retentirent dans les cours, excitèrent chez les divers animaux les plus vives démonstrations de crainte ou de fureur. Les animaux timides, frémissant d'épouvante, couraient autour de leurs cages en poussant des cris étouffés de terreur, tandis que les lions et les tigres, ainsi que les ours, les léopards, les panthères, les loups et les hyènes, bondissaient dans leurs cages, secouant de toutes leurs forces les barreaux de fer qui les retenaient captifs, et faisant entendre les cris les plus épouvantables. Le lion combattit avec une grande bravoure ; mais il était évident qu'il devait succomber sous les efforts réunis de deux adversaires sortis des forêts depuis une année seulement, tandis que depuis plus de sept ans il avait perdu sa liberté.

Cependant la lutte continuait avec fureur, et l'issue en était encore douteuse, lorsque le tigre saisit le lion à la gorge et le renversa ; alors les deux combattants roulèrent l'un sur l'autre, jusqu'à ce que la tigresse parvint à terrasser complètement son ennemi. Dans cette situation désespérée, le roi des forêts combattit encore avec un courage indomptable, poussant des rugissements de douleur et de rage. Cependant on avait fait chauffer quelques baguettes de fer, dont les extrémités rouges furent alors appliquées à la bouche et aux naseaux des tigres furieux, qui, par ce moyen, furent contraints d'abandonner leur proie ; mais à peine la séparation eut-elle été effectuée, que le lion et le tigre saisirent de leurs dents, l'un la mâchoire supérieure, et l'autre la mâchoire inférieure de son antagoniste, et on les vit se mordre et se déchirer avec un acharnement mortel. Leur animosité était si vive que ce fut avec la plus grande peine, et en introduisant dans leurs naseaux le fer brûlant, que l'on parvint à les séparer et à ramener le lion dans sa cage, dont la porte fut immédiatement fermée sur lui. Le combat avait duré une demi-heure. Le tigre, dans la dernière attaque, avait perdu une de ses défenses, mais le pauvre lion était horriblement mutilé.

— On écrit de Berne, le 19 janvier :

M. Dufour, professeur de sciences naturelles, à Morges (canton de Vaud) fournit des détails intéressants observés par lui-même sur un météore, et voici comment il en rend compte :

Le dimanche 10 janvier, à huit heures cinquante-et-une minutes du soir, on a observé depuis Morges, un globe enflammé dont la lumière, analogue à celle d'une chandelle romaine,

tifs de cette affreuse résolution. M. Savigny était sur le point de s'allier à une des familles les plus honorables de la capitale.

— Savigny ! Je rêve !... ce n'est pas possible ! Savigny ! mais si, c'est bien lui ; il était sur le point de s'unir... plus de doute ! Quelle énigme ! un tel courage !... Cet article est bien sec. On aurait pu tirer parti de ce rapprochement d'un duel et d'un suicide ; il y avait quelque chose de beau à dire sur la farouche intrépidité de cet homme, qui a risqué trois fois sa vie le matin, et qui, une heure après, ose encore la terminer ne se dégoûtant pas de la mort après l'avoir vue de si proche !... Et cet homme, si étrangement brave, c'est avec moi qu'il s'est battu ! je me suis battu avec lui ! C'est honorable... Je referai l'article. Mais quelle a pu être la cause ?... Je m'y perds. Il fallait qu'il fut fou !... Mais, j'y pense, c'est qu'avec une pareille tête il aurait pu trahir notre secret, s'il ne s'était pas tué... Joseph, donne-moi donc mon chocolat !

ERNESTINE LEGOUVÉ.

FIN.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 31 janvier 1858

Sommes versées par 71 déposants, dont 13 nouveaux fr. 7,531 00
39 demandes en remboursement » 5,796 00

Les opérations du mois de février 1858 sont suivies par MM. Requillart-Désaint et L. Lecomte, directeurs.

était aussi intense mais plus blanche que celle de la pleine lune ; ce globe paraissait bleu dans sa partie supérieure. Tous les corps opaques ont projeté pendant deux ou trois secondes une ombre très-sensible. Pour l'observateur placé à Morges, ce météore a paru commencer près du point commun aux trois constellations de la Grande-Ourse, du Lynx et du Petit-Lion ; puis il a passé près des Lambda et Gamma de la Grande-Ourse, en parcourant une ligne droite et laissant derrière lui une traînée lumineuse.

Après que le globe eut dépassé l'étoile Gamma de la Grande-Ourse, une maison interposée empêcha l'observateur de suivre plus longtemps le météore dans sa course. Mais au moment où celui-ci disparaissait pour lui, il se dirigeait vers Téta du Bouvier, et, selon toute apparence, c'est vers cette étoile qu'il a pris fin.

Attendu le diamètre apparent considérable de ce globe (M. Dufour l'évalue aux trois quarts de celui de la lune), il est à présumer qu'il a passé près de notre terre.

Or, si dans une autre localité, le météore a été observé avec autant de précision qu'il l'a été à Morges, il serait possible de calculer sa distance de ce globe, et jusqu'à un certain point sa vitesse, ainsi que cela s'est fait en France, pour le bolide du 3 février 1855.

En conséquence, M. Dufour fait appel aux personnes qui peuvent avoir observé le météore du 10 janvier et les invite à lui indiquer aussi exactement que possible, les étoiles près desquelles elles l'ont vu passer, surtout les étoiles près desquelles on l'a vu apparaître et celles près desquelles on l'a vu finir.

— On écrit de New-York :

Un jeune homme de Keokuk, Iowa, épousa dernièrement une demoiselle d'une beauté et d'une modestie qui faisaient l'admiration de tout le monde, et, plus spécialement, de son jeune époux. Cet aimable couple mena pendant quelque temps l'existence la plus tendre et la plus heureuse ; on eût dit de deux tourterelles. La lune de miel s'annonçait comme ne devant pas avoir de terme.

Un jour, l'époux retire de la poste une lettre adressée à sa femme. Il l'ouvre machinalement, plutôt pour épargner cette peine à son Adèle que pour tout autre motif... O malheur ! ô fatalité ! il apprend par cette lettre que sa belle, sa douce, sa modeste épouse, avait un mari dans l'Ohio. Il court chez lui, montre la lettre à sa femme et lui demande des éclaircissements à ce sujet.

Toujours douce, toujours modeste, la jeune dame répondit qu'elle n'avait aucune explication à donner, si ce n'est pourtant qu'elle avait un troisième mari en Pensylvanie, et qu'on ne gagnait rien à ouvrir les lettres d'autrui.

Inutile d'ajouter que le dernier époux a commencé un procès en divorce.

On lit dans le *Globe* :

Les savants de tous les pays ont fait de constants efforts pour arriver à l'application pratique du fluide galvanique au traitement des maladies chroniques. Le docteur Tirat a réalisé un progrès qui marquera dans les annales de la science. — Livré depuis dix-huit ans à l'étude spéciale des maladies de poitrine, du cœur et des affections nerveuses, ce praticien a inventé un nouveau mode d'application de cet agent merveilleux. Il n'est rien de plus remarquable, en effet, que la promptitude avec laquelle on voit, sous l'influence de la médication du docteur Tirat, aidée de ses appareils portatifs, le système nerveux débilité acquérir plus d'énergie et de vitalité, les digestions difficiles s'améliorer, la respiration, la circulation se régulariser, les engorgements ainsi que les douleurs les plus chroniques disparaître ; en un mot, tous les signes de la santé succéder aux indices de la maladie. Nous pouvons affirmer que les belles cures que le docteur obtient chaque jour, lui attirent de nombreux malades de tous les points de la France et de l'étranger. Du reste, pour se convaincre de la vérité des faits, on peut se procurer gratis, chez son concierge, à son domicile, rue Saint-Honoré, 454, la brochure contenant les guérisons nombreuses obtenues sur des personnes regardées comme incurables, ou se la faire adresser par la poste franco. (874)

VARIÉTÉS.

UN MANGEUR D'OREILLES.

Couper les oreilles à quelqu'un est une vengeance aussi cruelle qu'ignominieuse, et le supplice que les peuples encore barbares imposent de préférence aux ennemis ou aux prisonniers qu'ils veulent marquer d'un sceau réprobatif. Dans une lettre à M. le Prince, Voiture, si notre mémoire nous sert bien, raconte comment un jour le dieu des enfers en agit de la sorte à l'égard de la Mort :

- « C'étoit au temps qu'Orphée harpa
» Si doucement qu'il l'attrappa,
» Et qu'il lui fit rendre Euridice,
» Que mons Pluton les lui coupa,
» Et les conduits en étoupa. »

Le malheureux fut cause ainsi que la Mort devint sourde à tout jamais aux supplications des humains. Il est vrai qu'il avait, comme roi des sombres abîmes, un intérêt direct à la rendre inexorable, car le contraire eût dépeuplé ses Etats. En politique, disent les diplomates, le cœur doit être dans la tête. Pluton, on le voit, connaissait déjà cet axiome et le mettait en

pratique. Il faut croire que Malherbe, qui céda vingt ans avant Voiture, ne connut pas — lui — la *critique* historique émise par son confrère, puisqu'il écrivit :

- « On a beau la prier (la Mort),
» La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
» Et nous laisse crier. »

Malherbe supposait donc que la Mort avait encore ses oreilles, et, certes, il n'était pas homme à les lui couper, car ses instincts ne furent pas sanguinaires.

Pour la plus grande beauté et la plus grande commodité de Rousseau, — non pas du Jean-Jacques ou du Jean-Baptiste, qui vécurent au dix-huitième siècle, irais de Rousseau, jerrassier à Angers, nous voudrions pouvoir supposer aussi qu'il a ses deux oreilles. Mais, hélas ! en présence de la clameur publique qui bourdonne aux nôtres, cela nous est impossible.

On nous raconte, en effet, l'horrible trait suivant :

Attablé dans un cabaret du village de Mille-Pieds, Rousseau vidait bouteille avec deux amis le 19 courant, et certes, s'il eût pu deviner ce qui l'attendait après boire, il se fût efforcé de se mettre à mille pieds de ce Mille-Pieds-là.

Mais l'homme vainement veut changer son destin !

Rousseau ne devina rien et resta. Le vin, disparaissant des bouteilles, se logeait nécessairement quelque part. Si son asile lui fut donné par l'un des amis atablés, nommé Cervelle, que la sienne, bientôt à l'envers, ne respirait plus que des horions.

— Non-seulement, cria-t-il à Rousseau, j'étais balancerai, mais même je vous balancerai tous ajouta-t-il en apostrophant les autres buveurs.

Jafoux d'éviter une rixe, Rousseau, tout pacifique, quitta le cabaret. Cervelle le suivit, et, sur la route, le poussa, le taquina si bien, qu'à la fin la patience lui échappant, il se rebiffa. D'un bond, l'agresseur fut alors sur lui, et d'un tour de main lui serra la cravate ; puis, rapprochant sa tête de la sienne, il lui prit à belles dents l'oreille gauche, la lui arracha et l'étrilla sans sourcilier. La droite allait y passer aussi sans l'intervention de la gendarmerie, que les cris du malheureux Rousseau avaient attirée.

Aujourd'hui Cervelle, qui restait aux Justices, est sans doute aux mains de gens qui lui rendront toutes celles qu'il mérite.

Quant au pauvre essoreillé, il ne cesse de répéter ce distique de Boileau, qui semble vraiment fait pour lui :

- « La plus noble pensée
» Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est
» [blessée !
» (Audience). »

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 15 au 21 janvier 1858.

Nombre de voyageurs, 87,770.	
Produit des voyageurs.	248,911 20
Bagages, marchandises, etc.	760,923 71
Produit total.	1,009,834 91

Semaine correspondante de 1857.

Nombre de voyageurs, 81,594.	
Produit des voyageurs.	231,037 52
Bagages, marchandises, etc.	667,579 47
Produit total.	898,616 99
Produit total du 1 ^{er} (1858.	2,865,112 00
au 20 janvier. (1857.	2,543,727 17

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Etude de M^e COTTIGNY, Notaire à Roubaix

ROUBAIX, rue Saint-Antoine, 28
UN BEL

ÉTABLISSEMENT

A L'USAGE DE

Filature de laine mixte et cardée.

En pleine activité,

Avec tout le Matériel et Maison d'habitation à triple étage, Magasins, Cour et Jardin, le tout d'une contenance de 43 ares environ, et exploité par M. Emile Werquin,

A VENDRE

POUR EN JOUIR DE SUITE.

Le Mardi 23 Février, trois heures de relevée, M^e Cottigny, Notaire à Roubaix, procédera, en son étude, en une seule séance, à l'adjudication dudit bien. (879)

CYSOING

Vente par suite de faillite

D'UN BEAU

Matériel de tissage à la Jacquart

pour les damas de laine,

Métiers tout garnis, métiers démontés, mécaniques, plombs, jeux de cartons, moulin à ourdir, bascule romaine, liseuse, machine à repiquer, meubles divers, et grand nombre d'autres objets.

Le Lundi 22 Février, à neuf heures du matin et à deux heures de relevée, par MM. Broutin et Pannier, Huissiers à Lille. (878)